

Ádám, Anikó

Rare et précieuse, la littérature québécoise en hongrois

In: *Canada in eight tongues : translating Canada in Central Europe*. Kürtösi, Katalin (editor). 1st edition Brno: Masaryk University, 2012, pp. 61-69

ISBN 978-80-210-5954-2

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/digilib.81912>

Access Date: 08. 04. 2025

Version: 20250404

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

Anikó Ádám

Université Catholique Pázmány Péter, Piliscsaba, Hongrie

Rare et précieuse, la littérature québécoise en hongrois

Résumé

La littérature québécoise fait partie, sans aucun doute, de la littérature d'expression française. Elle est pourtant sensiblement différente de la littérature française, reste lointaine, quelque peu exotique pour les lecteurs européens et hongrois. Une des causes en est probablement que sa diffusion est très limitée en Europe même si elle parle une des plus « grandes » langues européennes. On se propose, dans cette étude, de mettre en valeur la mission des traducteurs et des institutions littéraires dans la diffusion de la culture littéraire québécoise en Hongrie.

Abstract

Québec literature belongs to the group of literatures written in French – at the same time, it is remarkably different from French literature, and is considered as a distant, even a little bit exotic writing for European, and thus Hungarian readers. One of the possible reasons may be its limited diffusion in Europe, even if it is in one of the ‘biggest’ European languages. Here we will elaborate on the role of translators and literary institutions in advancing Québec’s literary culture in Hungary.

Le traducteur habite deux univers, fait passer des mentalités, des visions d’une communauté à l’autre, d’une culture à l’autre. D’une part, il représente un certain danger pour les communautés et les cultures en question qui, pour survivre, sont contraintes de résister à l’uniformisation et à la mondialisation.

D’autre part, le traducteur accomplit une mission épistémologique et sociale quant à l’ouverture et la compréhension mutuelle entre des cultures différentes. Ainsi contribue-t-il à la réalisation d’un monde tolérant et paisible et il en assume profondément la responsabilité.

Mais qu’en est-il avec le traducteur hongrois qui, par la force de la géographie et de l’Histoire, travaille dans une communauté linguistiquement relativement homogène et fermée où, au sens le plus large du terme, une politique de traduction doit s’imposer de la part des autorités culturelles, littéraires et éditoriales pour que les lecteurs puissent profiter de la diffusion de tout ce qui pourrait transmettre la liberté et la diversité des points de vue des époques et des cultures ?

Georges Mounin, il y a quarante ans déjà, a tenté d’esquisser une théorie de la traduction partant des théories linguistiques de son époque, et a cherché à prouver « pourquoi et comment, et surtout dans quelle mesure et dans quelles limites, l’opération pratique des traducteurs est [...] relativement possible » (Mounin 191). Le fait que les langues s’articulent autour



de visions du monde différentes et que les civilisations sont en partie impénétrables, appelle à penser que tout effort pour transmettre ces visions et ces mentalités serait impossible.

Notre intérêt vise la littérature canadienne francophone, se produisant en grande partie au Québec, dont la traduction en Hongrie est plutôt aléatoire et appartient, encore aujourd'hui, à la catégorie de l'exotisme. Pourtant, cette littérature et son histoire entre de plus en plus dans l'enseignement surtout universitaire, sa diffusion est soutenue par la diplomatie culturelle canadienne mais, chose étonnante, par la francophonie également. Dans les départements de français, la littérature québécoise s'enseigne dans le cadre de l'enseignement des littératures francophones, donc elle se distingue nettement de la littérature française. Est-ce le cas également dans l'ensemble des littératures francophones publiées ? Le public hongrois est-il conscient du caractère spécifique de la littérature québécoise francophone, par rapport à la littérature anglophone canadienne ou américaine et, surtout, à la littérature française ? Grâce à l'introduction de la culture canadienne dans l'enseignement, cette spécificité (avec ses distinctions et ses ressemblances) se conçoit par le lecteur hongrois, certes averti. La participation directe des acteurs institutionnels dans le réseau des éditeurs littéraires n'est pas une démarche efficace. Les éditeurs, suivant plutôt leurs intérêts financiers, ne veulent pas qu'une autorité leur impose des titres et une façon de faire. Les institutions doivent créer des conditions favorables pour l'activité des éditeurs et des associations.

Nos réflexions visent à mettre au jour le processus d'exportation et de promotion de la littérature québécoise en Hongrie. Quelles stratégies les acteurs institutionnels et supra-littéraires ont développé ? Ce sont les éditeurs qui ont le dernier mot pour la sélection des œuvres à traduire, mais leur décision est influencée et suggérée souvent par ces agents institutionnels. Dans le cas de la littérature francophone relativement jeune du Québec, on peut parler d'un champ culturel et littéraire périphérique qui aurait besoin de ce genre d'appui institutionnel.

Comment la littérature québécoise peut-elle trouver un espace de réception en Hongrie ? La littérature américaine, au sens étendu du terme, traduite en hongrois est anglophone, et, par la force de la proximité et de la tradition, la littérature classique et moderne de la France y domine la scène des traductions du français pendant les décennies des régimes communiste et postcommuniste. La question se pose à savoir ce qui motive les stratégies des agents (traducteurs, éditeurs, critiques littéraires) hongrois et aussi québécois de choisir ou de soutenir la traduction hongroise des ouvrages écrits en français au Canada.

Pour comprendre ces stratégies de traduction, soit assumées soit spontanées, il nous paraît instructif de revisiter le statut du français au Québec¹, langue identitaire des Canadiens français, langue d'accueil pour les écrivains immigrés, voire, langue de l'autonomie et de la distinction par rapport à la France comme autorité culturelle et légitimante.

Les signes de la nouvelle affirmation, après la révolution tranquille, se résument selon trois processus : l'autonomisation, la territorialisation et la politisation. L'identité linguistique transcende les solidarités concrètes (la famille, le village, etc.), la langue signifie une des caractéristiques essentielles de cette référence collective. Comme nous explique Joseph Yvon Thériault : « [...] à l'époque où les habitants de langue française [...] se nommaient 'Canadiens'

1) Pour ce faire, nous nous inspirons du livre : *Le français au Québec, 400 ans d'histoire et de vie*, dir. Par Michel Plouffre, FIDES, 2000



(avant 1840) [...] la langue participait d'une revendication identitaire principalement politique. [...] Plus tard, à l'époque du Canada français (env. 1840–1960), la langue [...] reste largement dépendante des caractéristiques culturelles de la civilisation canadienne-française, dont en premier lieu la religion catholique [...] » Thériault (254).

Ce qui est nouveau vers les années 1960, c'est l'affirmation de la langue française sur laquelle se base l'identité québécoise. La langue signifiera désormais une valeur partagée, commune. À partir de ce moment, grâce aux mesures et lois différentes, le français se développe, elle n'est plus dominante mais prioritaire et officielle. La langue française se détache alors des références culturelles premières (de la France) et s'attache à un territoire politique bien défini. « La Charte de la langue française (1977) proposera de faire de la langue française la pierre angulaire du Québec moderne » (Thériault 255). Ce processus ne signifie pas tout simplement la territorialisation du français, il désigne également la volonté de faire du français la langue commune des Québécois indépendamment de leur origine ethnique.

Il est instructif également de mentionner que les anglophones du Québec n'ont pas peur de perdre leur identité linguistique et culturelle suite à l'adoption de la fameuse loi 101 sur la primauté de la langue française, mais plutôt de perdre leurs institutions. Pendant ces dernières 50 années, les populations des cantons se sont diversifiées. Depuis, c'est Montréal qui assume le rôle d'interface entre francophones et anglophones. En premier lieu et d'une manière évidente, c'est l'enseignement qui a une importance pour mettre en œuvre les acquis linguistiques. Intéressant à voir également que les immigrants – pas forcément par causes confessionnelles – inscrivent plus volontiers leurs enfants dans des écoles anglophones que francophones puisqu'il est « plus facile de devenir un Québécois d'expression anglaise que d'être accepté sur un pied d'égalité par la société francophone » (Chambers 321). L'identité américaine chez eux l'emporte sur l'identité linguistique canadienne ou québécoise.

De même, par analogie, nous pouvons ajouter que le petit marché du livre canadien anglais, aux yeux de l'industrie du livre des États-Unis et de celle de la Grande-Bretagne, n'est qu'une simple extension de leur immense marché, tout comme le marché du livre québécois, pour le monde français de l'édition, n'est qu'une extension du marché du livre de France. Pour les traductions françaises de la littérature anglophone au Canada, c'était en 1972 qu'on a établi, à l'intérieur du programme d'*Aide à l'édition de livres*, le programme de subventions à la traduction qu'on connaît aujourd'hui. À noter que les ouvrages écrits dans d'autres langues par des Canadiens et traduits vers le français ou vers l'anglais sont également admissibles à ce programme.

La relation que le Québec maintient avec la France est encore plus importante à observer quand on veut comprendre ce rapport quelque peu flou que les Hongrois – éditeurs, traducteurs et lecteurs –, ont avec le Canada et ses œuvres en français. Nous comprenons mieux, depuis la sociocritique de la traduction², les enjeux de la traduction et de la relecture qu'elle pratique. Le choix des ouvrages à traduire et la manière dont ils seront traduits seront souvent le résultat malheureusement d'un ethnocentrisme qui s'origine en France des 19^e et 20^e siècles où l'on traduisait non pas tant pour s'ouvrir à l'autre que pour mieux l'absorber.

2) Voir Annie Brisset, *Sociocritique de la traduction, Théâtre et altérité au Québec, (1968–1988)*, Longueuil, Le Preambule, 1990



Les propos du spécialiste des littératures maghrébines nous sont précieux pour illustrer comment les canons francophones s'imposent face au canon français : « De ce point de vue, la situation du Maghreb montre d'importantes similitudes avec celles des autres littératures francophones, marquées par leur double appartenance – aux canons nationaux et au canon 'francophone'. Mais on pourrait toujours se demander si ce canon francophone existe réellement, non seulement en tant que simple catégorie logique, le plus souvent opposée au canon 'français'? » (Varga 25).

Pourtant, et grâce à la facilité et à la rapidité de la communication, les Québécois et les Français ne sont plus isolés des uns des autres comme auparavant. Cependant, ce qui facilite la communication entre les deux pays, signifie à la fois une menace pour l'avenir du français : le pays le plus exposé à l'américanisation est peut-être le Québec, donc le statut (politique, sociologique et psychologique) du français au Québec est révélateur pour la France dans sa lutte pour la défense de sa langue qu'il élargit désormais à l'ensemble des pays partageant la langue française. Apparemment, le Québec, établissant des réseaux officiels d'institutions politiques et culturels, assurant les échanges avec la France et la défense commune de la langue, a réussi à se débarrasser de la tutelle française, ainsi qu'à saisir une identité québécoise liée pourtant à la langue française. Le large public des lecteurs européens ne cherche plus le côté « québécois » exotique, mais veut lire de bons livres et de bonnes histoires.

Néanmoins, En Hongrie, les autres pays francophones ont du mal à s'imposer avec leur propre culture et littérature spécifiques, même dans le cas des pays francophones européens, l'autorité de la culture française est tellement forte dans la mentalité hongroise. Ces pays, surtout le Canada, apparaissent comme dépaysants, sont loin, multilingues en général, ce n'est donc pas forcément l'usage de la langue française qui caractérise aux yeux du Hongrois moyen les pays en question. Le Hongrois moyen qui appartient au lectorat potentiel des littératures traduites, ne partage pas la même référence essentielle concernant la culture et la littérature francophone. Pour lui, cette référence est la France. Voire, le Canada fait partie pour lui du continent américain anglophone, ce qui paraît frappant quand nous revisitons les titres des œuvres canadiennes traduites en hongrois : la liste des traductions à partir de l'anglais est plus riche et plus longue que celle des traductions de la littérature canadienne d'expression française.

Ce qui brouille encore plus notre vision c'est la situation québécoise qui est de moins en moins binaire (français-anglais), étant donné que le pourcentage des allophones augmente rapidement. On peut donc conclure que la société québécoise est plurielle. (Cette pluralité tout de même se limite dans l'espace, surtout autour de Montréal.)

L'identité individuelle et collective ne se définit pas alors uniquement à travers la langue (la culture) où le territoire, deux réalités qui bougent et se relativisent avec le temps. L'identité se saisit également par « un lieu de délibérations et de décisions communes » (Taylor 352), et pour cela, on a besoin d'une base de compréhension commune. Si ce n'est pas une langue commune, il faut au moins « un régime multilingue soigneusement équilibré avec beaucoup de traductions [...] » (Taylor 352).

Québec, comme entité politique, doit défendre la langue française, c'est son intérêt fondamental. En cela, il a suivi l'exemple de la France qui, en se modernisant, impose une seule langue au détriment des autres. Ce qui y introduit des tensions possibles puisque la société



québécoise est essentiellement plurielle. Comme dit le philosophe Charles Taylor : « Justement parce que l'identité est un phénomène moderne, reliée à la différence personnelle et à la démocratie, elle a tendance à s'orienter vers la langue comme point de repère capital, la langue étant à la fois le moyen par excellence d'expression personnelle et le médium incontournable de la communication publique » (Taylor 354).

Parlant des rapports « langues, identités et traduction », nous pouvons placer ce triangle dans une perspective plus large, où la problématique de l'identité et la langue s'exprime en récit. En fin de compte, les identités (individuelles, sociales et surtout culturelles) se saisissent à travers des histoires adoptées, partagées et racontées, en littérature par exemple. Le geste de traduire exprime alors l'acceptation de la différence ; la différence de l'autre, de nous-mêmes, la différence de l'autre texte ou le récit qui n'est pas le nôtre.

Le Canada, à l'ombre des États Unis, nous offre les beautés d'une culture accueillante, ouverte et multicolore. Heureux sont les lecteurs qui sont en mesure de pouvoir lire cette littérature issue de toute région, de tout milieu de cet immense pays, et qui s'étonnent en recevant autant de récits personnels.

Tout en simplifiant les choses, nous voulons juste signaler qu'en examinant les politiques de traduction pendant le communisme et après le changement du régime en Hongrie, on a l'impression que, pour les Hongrois, attribuer des identités plurielles (québécoises, amérindiennes, chinoises, belges, haïtiennes, etc.) à la langue française se révèle difficile à appréhender.

En Hongrie, il y a peut-être juste le seul problème partagé avec le Canada, notamment avec le Québec, c'est celui des minorités. Par contre, l'immigration avec tous ses aspects (intégration, langue, identité), n'est pas un problème crucial. Cette différence culturelle et politique se saisit difficilement par les lecteurs hongrois.

Le lectorat hongrois est plutôt attentif également à la voix féminine qui résonne dans beaucoup de textes québécois, ainsi qu'à la spécificité québécoise (par rapport à la culture française), mais moins à la problématique de la littérature migrante.

Le communisme, sous le masque d'une démocratie populaire a imposé un langage idéologiquement univoque ne permettant pas l'expression trop personnelle. Puisque cette idéologie uniforme a fort déterminé le corpus des textes étrangers à traduire, les particularités liées à telle ou telle langue reste à déchiffrer. Après le changement du régime, l'ancien monde éditorial spécialisé s'effondre, se fragmente et se multiplie, devient pluriel. Les éditeurs pourtant commencent à utiliser tous, de nouveau, un langage commun, cette fois, de la rentabilité qui s'articule autour du goût des lecteurs. Leur choix et leur stratégie, s'il y en a, concernant les ouvrages (québécois) à traduire, sont donc influencés par les subventions proposées souvent par la diplomatie culturelle des États imposant leur propre langue identitaire.

Pour le corpus faible mais d'autant plus précieux de la littérature canadienne d'expression française traduit en hongrois, nous ne faisons pas de distinction générique. La littérature québécoise se définit autour des notions du centre et de périphérie, par cette situation qui décrit également les conditions de la littérature hongroise... Comme nous venons de voir, la littérature québécoise francophone maintient une relation ambivalente par rapport à la France, source de légitimation et point de repère pour se démarquer. La situation se complique (vue surtout de l'Europe médiane) par le fait qu'aux yeux d'autres littératures périphériques francophones, le Québec se pose aussi comme centre. De plus, la littérature québécoise avec le temps



s'enrichie par l'arrivée des écrivains allophones ce qui rend encore plus complexe le positionnement de la politique de traduction des éditeurs hongrois.

Pierre Bourdieu³ considère les œuvres littéraires comme des « prises de position » dans un champ, et le parcours de tel ou tel écrivain – à savoir la série de prises de position que les acteurs y occupent – comme des « trajectoires » à l'intérieur de ce champ. C'est à partir de ces positions, étroitement liées au champ littéraire québécois, qu'on peut déterminer quelles œuvres appartiennent à la littérature dite québécoise francophone. Selon Bourdieu, la définition du champ repose sur la notion de la lutte, c'est-à-dire, les différentes prises de positions dans un champ sont les résultats d'un conflit. Ce n'est donc pas la coopération entre les différents agents du même groupe adoptant les mêmes prises de positions. Chez Bourdieu, la coopération est une étape transitoire au cours de la formation de groupes. Ce que dit le critique espagnol María Sierra Córdoba Serrano tout en déplaçant les accents du propos du sociologue français, est bien valable à la parution de la littérature québécoise en Hongrie : « Si une littérature minoritaire réussit à franchir les frontières linguistiques et culturelles et à se ménager un espace de réception, c'est précisément grâce à la coopération des agents et des institutions des champs sources et cibles » (Córdoba Serrano).

La collaboration des agents se manifeste en Hongrie en général entre les éditeurs, les services culturels, les éditeurs et les traducteurs, même au niveau des lecteurs, des éditeurs et les traducteurs, ainsi qu'entre d'autres acteurs de la vie et du commerce culturels, puisqu'il est rare aujourd'hui que la publication d'un livre ne soit pas accompagnée par des manifestations culturelles de toute nature (exposition, présentation, projection, interview, etc).

Actuellement, celui qui tente de recenser l'importance des traductions de telle ou telle culture ou de littérature et qui veut en faire des réflexions, doit affronter une autre difficulté, celle de la transformation radicale du monde et du marché éditoriaux. Le statut du livre, voire du texte littéraire est en train de subir des mutations imprévisibles.

La concurrence anime les champs sur l'axe vertical, la coopération cependant apparaît sur l'axe horizontal⁴. La lutte serait menée pour contrebalancer la culture des États-Unis, mais en Europe, du point de vue d'une littérature minoritaire, de celui de la Hongrie, cette position semble trop simpliste et non pertinente, surtout si on affronte d'autres concurrences aussi, entre la culture québécoise et française, entre les intérêts politiques (au sens large du terme) et économiques. Sur l'axe horizontal ces rivalités se réconcilient et vont dans la même direction.

En Hongrie, il ne s'agit pas d'une double diplomatie quand les communautés, source et cible, ont investi les mêmes intérêts. C'est plutôt le pays source, le gouvernement fédéral canadien qui se charge de promouvoir la traduction de la littérature canadienne et québécoise. Il manque un intérêt préalable dans l'espace hongrois. Le choix des textes à traduire est plutôt aléatoire, et tant que cet intérêt n'existe pas, la réception critique de la littérature canadienne le reste également. C'est la littérature migrante qui intéresse le plus les critiques et les universitaires, surtout dans les dernières années, intérêt tout de même dicté par la diplomatie culturelle canadienne, et que la traduction ne suit pas forcément. La dette des traducteurs

3) Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1998

4) Voir Isabelle Boisclair, *Ouvrir la voie/x. Un processus constitutif d'un sous-champ littéraire féministe au Québec (1960–1990)*, Nota Bene, 2004, mentionné par María Sierra Córdoba Serrano, op. cit.



hongrois par exemple c'est qu'ils n'ont pas encore offert la version hongroise des romans de Dany Laferrière, parmi tant d'autres auteurs de cette littérature migrante.

La traduction des littératures canadienne et québécoise en Hongrie, surtout après 1990, à savoir après le changement du régime communiste, n'est pas le résultat d'une politique de traduction de la part des autorités culturelles ou éditoriales. Les œuvres canadiennes sont publiées suivant souvent le goût personnel des traducteurs ou des critiques d'une manière accidentelle sans une intention préméditée d'insérer les œuvres traduites dans une structure préétablie. C'est-à-dire que les coopérants dans la traduction de la littérature québécoise ne s'organisent pas en réseau, le partenariat dans la traduction des textes québécois est plutôt bilatéral et spontané. La coopération des acteurs dans ce processus de transfert ne s'est pas encore formalisée, ne s'est pas encore stabilisée (contrairement aux réseaux de la diffusion de la littérature française). Il est suffisant d'examiner la liste en bas de page (loin d'être exhaustive)⁵ des éditeurs de profil et de nature différents, donc sans une vraie collaboration et politique de publication, ainsi que celle des titres français traduits. On observe une seule exception peut-être en 2007 : un recueil de drames canadiens contemporains, l'entreprise des Éditions Európa, originellement spécialisées en la publication de la littérature étrangère, dont parle longuement Katalin Kürtösi dans son étude dans le présent recueil.

A ce point de nos réflexions, nous devons mentionner le rôle incontournable que les revues, notamment la revue *Nagyvilág* [*Grand Monde*] a toujours joué dans la diffusion de la littérature étrangère, donc canadienne d'expression anglaise et française. Elle était toujours autorisée et destinée, surtout avant le changement du régime, à publier des textes de la littérature étrangère pour que le pouvoir culturel puisse faire des essais de ce qui peut être ou non publié pour satisfaire et les autorités politiques communistes, et les attentes des intellectuels occidentaux. Dans une revue, on peut intégrer des extraits, des œuvres en fragments, sélectionnés selon les intérêts idéologiques tout en déconcertant les reproches venant de l'Ouest.

Après la chute du mur de Berlin, la revue continue à accomplir la mission de la diffusion de la littérature universelle. Plusieurs numéros thématiques de la littérature canadienne (prose

- 5) Louis Hémon, *Maria Chapdelaine. Történet a francia Kanadából*, trad. Erzsi Csetényi, Budapest, Franklin, 1925, Budapest, Európa, 1955
 Michel Faure, *Az ördög nyáron [Le diable en été]*, trad. Natália Emódi, in: *Ördögi portéka. Négy egyfelvonásos [Devilish Things. Four One-Act Plays]*, Budapest, NPI, 1971
Óda a Szent-Lőrinc folyóhoz. Québec mai francia költészete. [Ode au St. Laurent], rédigé par Eva Kushner, Budapest, Európa, 1978
 Jacques Folch-Ribas, *Aurora borealis [Une aurore boréale]*, trad. Ágnes B. Kovács, Budapest, Európa, 1984.
Megtorlás: egy izraeli antiterrorista csoport igaz története [Vengeance], trad. Péter Szántó, Budapest, Budapest Kiadó, 1990, Budapest, Partvonal, 2006
 Gabrielle Roy, *A látogató [Alexandre Chenevert]* (extrait), trad. Márton Mesterházi, Nagyvilág, 1992
 Roch Carrier, *Háborúzunk, Yes, Sir! [La guerre, Yes, Sir!]* Trad. Katalin Kürtösi, Szeged, Lazi, 2000
 Jacques Cartier, *Hajónapló [Journal de bord]* Trad. et intro. Péter Ádám, Sine Morbo, 2001
Történet a hetedikén, Mai kanadai drámák, [Drames canadiens contemporains] Európa Kiadó, rédigé par László Upor, 2007. (Wajdi Mouawad, *Futótűz [Incendies]*, trad. Zsófia Molnár ; Tomson Highway, *Rézangyalok [The Rez Sisters]*, trad. Krisztina Kovács ; Evelynne de la Chenelière, *Eper januárban [Des fraises en janvier]*, trad. Anna Lakos ; Larry Tremblay, *A hasbeszélő [Le ventriloque]*, trad. Róbert Bognár ; Michael Healey, *A rajzos fiú [The Drawer Boy]*, trad. László Upor ; John Mighton, *Fél élet [Half Life]*, trad. László Kúnos ; Morris Panych, *Történet a hetedikén [7 Stories]*, trad. Péter Szaffkó)
 Numéro spécial Québec, *Magyar Napló*, rédigé par János Lackfi, juin, 1999
 « Apák ácsolta birodalom », in *Nagyvilág*, rédigé par András Imreh et János Lackfi, 2003/3–4.



et poésie) ont été publiés. En guise d'illustration, nous nous référons à un double numéro de 2003⁶, où on peut lire les noms suivants : Mordecai Richler, Roger Lemelin, Alice Munro, Michel Tremblay, Mavis Gallant, Anne Hébert, Suzanne Jacob, Roch Carrier, Heinz Weinmann, Daniel Defert, Margaret Atwood, Anne Michaels, Marie Uguay, Todd Swift, Pierre Morency, André Roy, Gilles Hénault, Michael Ondaatje.

A part *Nagyvilág* et suite toujours au changement du régime, on voit éclore les numéros spéciaux des revues littéraires hongroises qui ont la mission d'éveiller le goût des lecteurs hongrois pour les lettres, entre autres, canadiennes anglophones et francophones : en juin 1999 est publié le premier numéro thématique de littérature canadienne de *Magyar Napló* [*Journal Hongrois*] ; dix ans après, en juillet 2009, dans la même revue, on peut lire sur les pages d'un numéro spécial « ethnique » canadien, les traductions de Katalin Kürtösi (Maria Campbell, Joy Kogawa, Antonio d'Alfonso, Beverly Rasporich, Tamara P. Seiler), d'Éva Martonyi (Marco Micone, Pan Bouyoucas), ainsi que celle d'Árpád Vigh (Jean Marcel) ; et, en 1997, la *Lettre Internationale Hongroise* propose la lecture des *Belles-sœurs* [*Sógornők*] de Michel Tremblay dans la traduction de Lajos Parti Nagy⁷.

Le Canada diffuse, dans le monde entier ses réseaux associatifs universitaires : les canadiens hongrois s'intègrent à l'Association d'Études Canadiennes en Europe Centrale (AECEC), ils appartiennent donc à un territoire est-européen et partagent une histoire et une culture certes diverses au niveau national, mais communes au niveau régional. Avec plus de rapprochements aux voisins qu'au Canada. Culture européenne qui se distingue de la culture américaine, mais qui se stimulent et qui forment un réseau pour la diffusion de la littérature canadienne, québécoise. La traduction de cette littérature est encouragée surtout par ces réseaux associatifs.

Les institutions de politique culturelle canadiennes, par le biais de l'Ambassade du Canada en Hongrie, encouragent et promeuvent les traductions hongroises de la littérature canadienne (ainsi que d'autres manifestations culturelles) convenablement à la diplomatie culturelle du Canada ; tout de même, le programme aide à la publication de la France l'emporte sur les actions des autres pays francophones, y compris le Québec aussi. En tous les cas, ces réseaux officiels facilitent la mise en œuvre d'autres réseaux plus informels, culturels et littéraires. La traduction de la littérature canadienne soutenue par le gouvernement constitue un mécanisme de réaffirmation identitaire canadienne à l'étranger et au Canada, et une double réaffirmation pour le Québec francophone. L'élément canadien-français servant à marquer la singularité d'une Amérique française au Canada, à distinguer le Canada (anglais et français) des États Unis.

En Hongrie manquent des associations réunissant des agents du monde éditorial ou culturel promouvant la diffusion de cette culture et sa traduction hors les réseaux officiels diplomatiques ou universitaires. D'où le caractère déjà cité quelque peu aléatoire et occasionnel de la sélection des textes à traduire. Au cours de ce processus, les autorités du gouvernement fédéral joue un rôle plutôt réactif.

Suit à ce bref aperçu, nous pouvons conclure que grâce à la nature de la littérature elle s'exprime et rien ne peut l'empêcher de parler à nous grâce aux traducteurs qui s'efforcent d'équi-

6) « Apák ácsolta birodalom », rédigé par András Imreh et János Lackfi, 2003/3-4.

7) Voir encore l'article déjà cité de Katalin Kürtösi dans le présent recueil.



librer la relation conflictuelle, pleine de tension de la langue source et de la langue cible. Avec l'expression de George Steiner, c'est l'étape finale de la traduction, la compensation de la part du traducteur. La traduction dédommage le texte original en lui assurant l'éternité et en l'introduisant dans un nouveau milieu géographique, culturel et ajoutons politique, ce qui l'enrichi d'un contexte nécessairement fermé devant lui.

Bibliographie

- Chambers, Gretta. « Les relations entre anglophones et francophones » in : Plourde, Michel (dir.) *Le français au Québec, 400 ans d'histoire et de vie*, Montréal, FIDES, 2000.
- Córdoba Serrano, María Sierra. « La littérature québécoise traduite en Espagne : une question de réseaux », *Meta : journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal*, vol. 52, n° 4, 2007, p. 763-792. <http://id.erudit.org/iderudit/017696ar>. Web.
- Mounin, Georges. *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, 1963.
- Plourde, Michel (dir.). *Le français au Québec, 400 ans d'histoire et de vie*, Montréal, FIDES, 2000.
- Taylor, Charles. « Langue, identité, modernité » in : Plourde, Michel (dir.) *Le français au Québec, 400 ans d'histoire et de vie*, Montréal, FIDES, 2000.
- Thériault, Jean-Yves. « La langue, symbole de l'identité québécoise », in : Plourde, Michel (dir.) *Le français au Québec, 400 ans d'histoire et de vie*, Montréal, FIDES, 2000.
- Varga, Róbert. (*En*)*Je(ux). Métissage et déconstruction de l'autobiographie dans la littérature maghrébine d'expression française*, Strasbourg 2, 2007, Thèse – DNR.

